

Première partie — Nathalie Courcy

Si elle restait, elle mourrait. Simple comme ça.

Son sentiment d'être à côté de sa vie n'avait rien de nouveau, il était seulement, soudainement, plus aigu. Plus intolérable. Plus intrinsèque.

Lou faisait partie de ces femmes-fantômes qui s'incrument dans le moule et s'y complaisent, jusqu'à ce que le moule craque en même temps que leur *poker-face*. Leur visage de carte à jouer, plat, plate, sans relief, sans vision. Deux dimensions, et encore.

Née à zéro an, dans une famille où personne ne l'avait invitée.

Entrée en maternelle cinq ans plus tard après un détour par la garderie du coin de la rue. L'enseignante avait mis trois mois à se souvenir de son prénom. Lou... Loupée. *Loser*.

Diplômée de l'école secondaire du quartier, d'un programme sans nom, d'une adolescence sans rebondissements ni rébellion. Même pas un semblant. Jusqu'au syndrome prémenstruel qui n'osait pas s'approcher. La ligne de vie sur le neutre. Oui, maman. Bien sûr, papa. Tout de suite, madame la directrice. Je m'excuse d'exister, oh! Humanité.

Inscrite au cégep général parce que généralement, elle ne savait pas quoi faire de sa vie. Concentration Sciences humaines. Après tout, c'est ce qu'elle était, une humaine. Rien de scientifique là-dedans. C'était probablement la définition la plus précise qu'elle pouvait s'attribuer. Humaine. Un humain avec un e. Donc une femme, concluait-elle. Bof.

La femme qu'elle était rencontra un autre humain, sans e cette fois. L'humain l'invita à sortir. Une soirée au cinéma qui offrait des films au prix des réglisses du Dollarama. Un film dont elle ne souvenait plus du titre. Que de la trame musicale :

« *And I, I, I ... will always love you ... ou ou ou ... will always love youuuuu...* »

Alors, quand l'homme (nommons-le Louis, puisque c'était ainsi que ses parents l'avaient baptisé) l'invita à leur propre mariage, elle se fondit dans la proposition comme on se fond dans une tapisserie. Un pissenlit dans un champ envahi de pissenlits. Elle l'aimerait toujou... ou ou ours... l'aimerait toujours.

Diplôme collégial et certificat de mariage en main, Lou dut admettre que le temps était arrivé pour son utérus de procréer. Ouf! Elle qui n'avait jamais rien créé d'original avait dû préparer son corps et sa tête à inventer une vie qui n'avait jamais existé. Une vie qui n'aurait jamais existé sans elle et ce millième d'once de sperme orgasmiquement sécrété par Louis. Elle ne savait que faire de toute cette nouveauté. Alors elle en fit ce que sa mère avait fait d'elle : une ombre sans forme, une humaine difforme, qui aurait besoin de sa présence *ad vitam eternam vomitam*.

Le corps sortit de son corps et se mit à hurler dès sa première bouffée. Il cessa 1 825 jours plus tard, quand il ne resta plus d'espace vide sur le visage livide de Lou pour qu'un autre cerne noirâtre s'y incruste.

Lou était arrivée tant bien que mal jusqu'au jour de la rentrée en maternelle de l'enfant-criard. Pendant que les heures supplémentaires occupaient le géniteur de cette progéniture, la

femme devenue mère mais non maman se déplaça jusqu'à l'école, salua vaguement l'enseignante et salua tout aussi vaguement l'enfant. Puis, elle s'éclipsa de la classe qui allait voir grandir sa fille à sa place.

Elle ne retourna pas chez elle. Elle ne repassa pas devant sa maison couleur de cumulus triste. Elle marcha, et marcha, et marcha. Droit devant, puisque c'est ce qu'on lui avait enseigné toute sa vie durant. Ne jamais bifurquer. Ne jamais protester. Ne jamais être.

Le soir venu, elle laissa la noirceur l'emballer de son anonymat. Vide émotif. Vide tout court. Rien ne la rattachait à rien. Elle pouvait se laisser tomber dans le vide. Personne ne saurait.

Un dernier pas, un silence ultime. D'un coup de dents dans l'air, elle coupa le cordon qui la reliait à sa réalité d'humaine, de femme, d'épouse, de mère. De fille.

Quand on ne s'est jamais dévoilé, nul besoin de se voiler le visage pour lever les voiles.

Deuxième partie — Robert Nahuet

Tannée, chu tannée. Après 33 ans, j'en peux plus.

Je sais trop bien que je n'aurai pas le cœur ou le courage de prendre la route comme Jack Kerouac, mais peut-être comme le frère Marie-Victorin (Conrad Kirouac) qui a sillonné le Québec avant la Seconde Guerre mondiale. Pas visiter des pays lointains ou étrangers, mais juste regarder ce qu'il y a autour de moi, différent de moi. Différent de ce que j'étais, de ce que je suis et de ce que je voudrais être.

M'en fous de ne pas être sous les *spots*, à l'avant-scène, mais je veux juste sortir de l'ombre. Dire (haut et fort, j'en suis pas certaine pour le moment) que j'existe, simplement. Que je suis là, je ne sais pas encore pour quoi, mais je le tente pour moi. Cesser d'être l'ombre de quelqu'un ou de quelque chose d'autre, car je ne sais pas encore (pleinement) qui je suis.

À force de vouloir me fondre dans le moule, j'en suis devenue une (moule). Je n'ai existé que parce que je me suis collée, incrustée, fusionnée à quelque chose ou à quelqu'un afin de me fondre à cette entité, mais qui n'est pas moi.

Un petit, léger et simple doute éclaire une parcelle de mes entrailles, dans le tréfonds de mon être. Caché loin, et bien loin, mais il existe. Ce n'est encore qu'une toute petite étincelle, une cinq watts oscillante, fragile, à peine visible à la loupe, voire au microscope. Mais qui jette un petit faisceau irradiant mon intérieur; il est pourtant encore bien creux. À l'image d'un pincement prémenstruel à peine perceptible, mais annonciateur de... libération?

Oui, j'aurais pu me fondre dans l'eau du fleuve, m'y laisser glisser doucement, calmement, et sans peur. Personne ne s'en serait aperçu, personne n'aurait réagi. En somme, la Terre n'aurait pas arrêté de tourner. Certains, bien peu, auraient eu les yeux tristes quelques secondes, mais ils auraient repris leurs banales activités. Croyant qu'ils existent parce qu'ils pianotent sur leur soi-disant téléphone intelligent. Un bidule qui dorénavant dicte nos vies. Prolongement de l'être humain, il en vient à l'asservir, à le contrôler.

Seule, mais en vie. Avec des yeux que je garderai dorénavant bien ouverts Non pour contempler mon nombril, mais bien pour voir, pour regarder. M'ouvrir et s'ouvrir aux autres. Avec doute, peur, anxiété, puis délicatesse, tendresse et empathie; du moins, je l'espère.

Le long de mon parcours vers le fleuve, j'ai vu un petit café qui m'avait l'air sympathique et pas trop bruyant; j'y remonte immédiatement, calme mais décidée. Je m'assois à une table du fond et commande un cappuccino. Je remarque un cahier à anneaux sur une chaise tout près; il est vide. Je commence en jetant des mots, des phrases, des souvenirs sur la page de droite. Puis je trace quelques traits sur la page de gauche. Sans m'en rendre vraiment compte, je noircis environ une vingtaine de pages sur le côté gauche du cahier, lorsque je sens une présence tout près de moi.

Le serveur me lance tout de go :

— Vous dessinez vraiment très bien, c'est beau. J'aime beaucoup ça. Vous avez réellement du talent.

— C'est une des premières fois que je me laisse aller. Ça doit bien faire dix ans que je n'avais pas fait des esquisses. Ce n'est que pour mon propre plaisir, simplement pour me "défouler".

— Heureusement que nous n'avions pas de crayons de couleurs, j'aurais été obligé de vous payer pour votre œuvre.

— Tiens, je vous la donne.

— Moi, c'est Philippe.

— Je m'appelle Annick.

— Je vous paie un verre. Ça me fait vraiment plaisir. C'est la première fois que je vous vois ici.

— Oui, c'est vrai, je sors pas souvent. Pis je ne reste pas dans le secteur. Mais je pense y revenir plus souvent maintenant, car je trouve le coin bien sympathique et assez calme.

— Ouais, mais ne vous pointez pas lors du 5 à 7, c'est plein de monde et ça jacasse fort. Après 8 heures, c'est plus tranquille surtout en début de semaine. Les week-ends c'est une autre affaire. Les soupers se prolongent souvent et sont parfois un peu bruyants.

Parlant de choses et d'autres, sans aborder des sujets personnels, Annick et Philippe ont discuté jusque vers 11 heures. Calmement, mais aussi avec quelques fous rires, la discussion a fait son chemin et leur a permis de s'apprécier l'un et l'autre. Sans brusquerie, sans tentative d'épater l'autre ou faux-semblant, Annick a lancé : « Désolée, je dois partir. Mais je reviens bientôt. »

Dès après avoir franchi la porte, un sourire émaille la figure d'Annick. En s'en rendant compte, elle pouffe de rire. « Ouais, beau début. » Elle sent également un grand calme l'envahir.

Elle se rend à l'appartement de sa sœur qui est actuellement en voyage. Ses pensées ne sont pas confuses, mais bouillonnantes. Puis elle se dit dans son for intérieur : « Un jour... et si un jour, j'aimais ardemment la vie ? »

Troisième partie — Sophie Martin

Quand elle ouvre les yeux, elle est dans le lit de sa sœur. La soirée de la veille lui revient brutalement. Lou, elle s'appelle Lou. Pourtant, elle sent encore la présence d'Annick vibrer en elle. Mais que lui arrive-t-il donc ?

Lou, ombre d'une ombre, sent comme une gerbe de vie éclore en elle. Elle se voit d'un autre œil, comme si elle se voyait pour la première fois. Cette Annick exerce sur elle l'effet d'un aimant. Créative, talentueuse, sociable, riieuse, fonceuse et insouciant, à des milles et des milles de l'insipide Lou.

Dans le lit de sa sœur, elle étend langoureusement ses membres. Elle les sent si vivants. Une étincelle de vie a surgi en elle. Elle sait que le beau Philippe n'a rien à y voir : c'est sa flamme à elle qu'elle découvre, elle qui ne connaît que froideur et apathie.

Sans qu'elle s'en aperçoive, ses doigts glissent vers son sexe, si insensible, si fermé à toute forme d'extase. Jamais de sa vie elle ne s'est assez allumée pour y ressentir la moindre once de plaisir. Rien de plus que des frottements irritants, des va-et-vient effrénés, des sueurs nauséabondes et des éjaculations écœurantes.

Elle ouvre doucement les pétales de cette délicate fleur qu'elle a toujours ignorée. Pour la première fois de sa vie, elle y ressent quelque chose de chaud et d'électrique. Elle se sent possédée par une flamme ardente. Elle se cale plus profondément dans les oreillers, puis se redresse brusquement. Non! Elle ne peut pas! Pas chez sa sœur !

Bouleversée, elle s'assoit dans le lit. Qui est donc cette Annick qui semble s'emparer d'elle, corps et âme? Que lui arrive-t-il donc, à 33 ans? Elle commence vraiment à croire que c'est un *crisse* d'âge que cet âge du Christ...

Elle se lève et va feuilleter son cahier de la veille. Elle y voit de véritables merveilles : fleurs, papillons, oiseaux, corps nus. Tout y semble plus vrai que nature. Si vrai, en réalité, que chaque dessin semble prêt à fuser des pages du cahier. Lou est estomaquée. Annick ou pas, c'est sa main à elle qui a produit ces œuvres. C'est aussi sa main qui a fait irradier une intense chaleur dans tout son corps il y a un instant. Elle se regarde intensément les mains, comme si elle les voyait pour la première fois. Elle pourrait revivre grâce à ses dix doigts. Revivre, que diantre, vivre! Vivre enfin...

Le bip insistant de son cellulaire la tire brutalement de ses pensées.

— Où es-tu ? lui demande sans ambages son charmant époux.

— Euh, chez ma sœur, lui répond Lou, d'une voix mal assurée.

— Et ta fille, tu as pensé à elle ? Et moi, tu ne pensais pas que je n'allais pas m'inquiéter de ne pas te voir rentrer de la nuit ? Tu ferais mieux d'avoir une bonne excuse.

— Oh, euh, je suis allée voir si tout était beau à l'appartement. Je me suis assise sur le sofa un instant, puis je me suis endormie... Écoute, euh, il faut que j'aille travailler. Tu l'emmènes à l'école ?

Elle raccroche aussitôt de crainte qu'il ne riposte.

Ce matin-là, elle ne se présente pas au travail. Elle n'appelle même pas pour le signaler. Tant pis.

Elle enfle un pull, se passe un foulard autour du cou et prend le large, le vent dans les voiles. Elle ignore où elle va, mais au moins elle avance. Son esprit est en pleine ébullition. Elle a du mal à se suivre, à comprendre ce qui lui arrive. Tout ce qu'elle sait, c'est que, depuis hier, tout a changé. Elle ne veut plus de sa vieille vie. Elle veut autre chose : Annick. Elle ne veut plus être personne d'autre qu'Annick.

Un étau lui enserme la poitrine et la gorge. Elle ne peut pas se débarrasser de sa vieille vie comme elle le veut : elle a la petite Louisa, son mari Louis, une maison, une hypothèque, des dizaines de factures à payer. Sa vie, ce n'est pas une vie, c'est une prison...

— Non ! s'exclame-t-elle à haute voix, en pleine rue. Non, non, non, non !

Voyant que tout le monde la regarde, elle se rend compte qu'elle a un choix : Lou ou Annick.

— Non, mais quoi? Vous voulez une photo? s'emporte Annick.

Lou s'est écrasée devant cette force de la nature. Elle ne fait pas le poids. Elle s'enfonce profondément dans un espace où elle peut être oubliée...

La foule se disperse, l'air désapprobateur. Puis, une petite voix retentit :

— Maman ?!

Quatrième partie — Any Gravelle Beauparlant

Lou reconnut cette voix, elle n'eut d'autres choix que de se retourner. Elle désirait plus que tout de débiter une nouvelle vie, cela ne signifiait pas qu'elle ignorait sa progéniture.

— Que fais-tu ici ma chérie ?

— Je suis partie à ta recherche, je m'ennuyais de toi.

Inquiète que son enfant soit sortie sans son père ni sa permission, elle la prit dans ses bras et lui expliqua qu'elle avait besoin de discuter avec sa tante. Annick était maintenant rendue loin, mais Lou se promit qu'elle reverrait cette femme qui l'inspirait tant. Elle se sentait coupable d'avoir abandonné la petite Louisa, mais aucun regret ne lui vient quand elle repensa à son départ de son travail. Toute sa vie, elle avait fait tout ce qu'on lui avait dit sans vraiment s'écouter. Enfermée dans un cubicule quarante heures par semaine, elle ne s'était jamais sentie à sa place. Elle détestait perdre son temps à répondre au téléphone et aux courriels futiles. Son cœur se serra à cette pensée au point où elle se précipita à la salle de bain dès son retour à l'appartement. Elle pleura toutes les larmes de son corps jusqu'au moment où elle sombra dans un profond sommeil. Elle devait reprendre sa vie en main. Louisa jouait tranquillement dans son lit lorsque Louis revint encore plus frustré que la veille.

De son côté, Lou lui en voulait de ne pas avoir que leur enfant s'était enfuie. Heureusement, elle l'avait retrouvée avant qu'un inconnu l'enlève. En sentant la colère montée en elle, elle réalisa que ses sentiments pour Louis s'étaient évaporés en même temps que son envie d'aller travailler. Avant qu'il puisse dire un mot, elle lui annonça qu'elle amenait la petite chez sa sœur et qu'elle reviendrait prendre ses affaires un autre jour. Stupéfait de l'annonce de sa conjointe, Louis figea le temps qu'elle prenne quelques vêtements et quitte l'appartement sans se retourner. Annick n'était peut-être pas contente que Lou l'ait observée, mais celle-ci fut heureuse de l'avoir rencontrée.

— Ma chérie, nous allons chez ta tante pour un bon moment et Maman va commencer à suivre des cours de dessins. Est-ce que tu aimerais ça dessiner avec moi ?

Louisa afficha un grand sourire. Pour la première fois, elle sentait que sa mère était heureuse. Elle ne se posa pas de question concernant son père. Elle souhaitait seulement voir Lou sourire.

— Je ne t'ai jamais vu dessiner... Est-ce que tu vas pouvoir me montrer tes dessins ?

— Bien sûr ma puce, dès que nous arrivons chez ma sœur. Je te montre ceux que j'ai faits hier.

Lou était tellement fière de ses œuvres qu'elle avait faites la veille, qu'elle voulait que son enfant soit la première personne à voir le résultat.

— Si tu vas à l'école pour dessiner, est-ce que ça veut dire que tu n'iras plus travailler ?

La question de la petite figea la femme sur place. Elle avait pris cette décision qui était maintenant irrévocable. Il était hors de question pour Lou de retourner en arrière. Une fois arrivée à leur nouvelle maison, elle dut prendre une grande respiration avant de montrer ses œuvres à sa fille. Même si elle n'avait que cinq ans, son opinion comptait beaucoup pour elle. L'enfant applaudit en regardant les dessins et insista pour qu'ils soient affichés sur le réfrigérateur.

— C'est une bonne idée ! Je propose que tu en fasses un pour qu'on le mette à côté ?

Excitée comme une puce, Louisa prit ses crayons pour dessiner un personnage de la Reine des Neiges. Lou profita de cette pause pour garnir son porte-folio. Elle regarda le lac par la fenêtre et commença à dessiner le paysage. Il lui restait encore quelques esquisses à envoyer à l'École des Beaux-Arts pour compléter son inscription.

— Quand est-ce que tu vas aller à l'école Maman ?

— Si tout va bien, après Noël.

Elle soupira en pensant à tout ce qu'elle avait à faire pour faire un 360 degrés. Une partie d'elle s'ennuyait presque de sa vie dans le moule. Quand sa fille fut couchée, Lou rechercha une demande de divorce en ligne. Elle n'écouterait plus jamais *I will always love you* de la même façon, mais en remplissant le formulaire, elle se demanda si elle avait déjà aimé Louis ou si ce n'était que parce qu'elle souhaitait rentrer dans le moule.

Cinquième et dernière partie — Nathalie Courcy

Quand on s'appelle Lou et qu'on est une ombre depuis trois décennies, on n'apprend pas à naviguer dans une nouvelle vie en une nuit. Pas plus qu'on ne devient Annick en une seconde. Qu'est-ce qui lui avait pris ?

Pendant trois nuits, Lou n'avait presque pas dormi. Un chemin de croix en triptyque. Introduction, développement, conclusion. Sauf qu'elle ne pouvait prévoir quel dénouement l'attendait. Au début, elle y avait vu une insomnie salvatrice. Elle percevait dans ce tête-à-tête constant avec elle-même une façon de se redonner le temps qu'elle s'était enlevé jusque-là en étant cette autre invisible qu'elle s'efforçait dorénavant d'oublier.

Le jour, elle dessinait avec sa fille jusqu'à en avoir les phalanges endolories. Elle observait des toiles sur la toile, les analysait, tentait d'en reproduire les détails, la texture, les nuances, l'ambiance. Lou se sentait déterminée à créer une place de choix à la personnalité d'Annick et à son talent artistique inexplicé.

La nuit, elle accumulait les renseignements disponibles sur le Web à propos de sa nouvelle voie, de sa nouvelle elle : l'artiste. Elle avait même envoyé une demande au Directeur de l'État civil pour demander un changement de nom. Elle avait rédigé une longue lettre exprimant son besoin de réconcilier la Lou qu'elle se contentait d'être avec la Annick qui la stimulait tant. Lou-Annick : cette identité plus complète, plus complémentaire, valait le montant envoyé au gouvernement et le temps passé à s'expliquer.

Au matin, quand Louisa touchait sa joue de sa main tiède, Lou se réveillait juste assez pour lui préparer un bol de céréales et lui réexpliquer que non, elle n'irait pas à la maternelle ce jour-là. Pas aujourd'hui. Pas encore. Pas tant qu'elle, Lou-futurement-Lou-Annick, n'aurait pas décidé de ce qu'elle ferait de sa vie. Elle avait besoin de garder en otage une partie d'elle pour saisir l'ampleur de son propre pouvoir sur son existence.

Les journées succédaient aux nuits, la lune succédait au soleil. Lou n'avait pas assez de 24 heures par jour pour explorer toutes les options qui s'offraient à sa vie vierge d'espoirs et de projets. Son cerveau en ébullition s'atrophiait à force de manquer de sommeil. Elle se tenait éveillée à grands coups de caféine et d'une nouvelle dépendance à la nicotine. Son sang intoxiqué et son cerveau englué provoquaient des hallucinations, lui faisaient voir l'existence sous une épaisse couche de brillants irréalistes.

Mais elle, elle se larvisait, se déplaçant de plus en plus lentement, se nourrissant de moins en moins, oubliant la moitié du temps de nourrir sa fille, articulait à peine pour dire « Va te coucher ». Il lui arrivait de ne plus savoir qui elle était, ce qu'elle faisait là, incrustée dans un divan qui ne lui appartenait pas.

La bulle de folie qui l'avait convaincue d'abandonner son couple et son travail et de se lancer à corps perdu dans les arts avait implosé sous la force des exigences du processus d'admission à l'École des Beaux-Arts. La date limite était dépassée, son porte-folio était aussi vide qu'un œuf clair dans le ventre d'une femme stérile; elle n'avait ni diplôme ni expérience pour garnir son curriculum vitae requis par la direction. Le doute se frayait un chemin malsain jusqu'à son esprit au fur et à mesure qu'elle attendait la réponse à sa demande de changement de nom. Attendre avant d'avoir la permission d'être elle-même la tuait.

Et il y avait son mari qui l'obligeait à toute heure à sortir de sa torpeur. Chaque jour, il tentait de la joindre, frappait à la porte de l'appartement de sa sœur, textait, téléphonait, criait. Elle ne le savait pas aussi émotif, aussi expressif. Ça lui donnait un petit frisson de le voir aussi inquiet, aussi en colère. Mais elle le savait incapable d'agir, enfermé qu'il était, lui aussi, dans une vie sur le neutre.

Puis, avant même que les feuilles des arbres ne rouillent, un matin différent est arrivé.

— Maman ? Réveille-toi, il y a quelqu'un qui veut te voir.

— J'suis pas là. Pour personne. Ça doit être ton père, encore. *Out*, le père.

Quand la DPJ avait sonné chez sa tante quelques instants plus tôt, Louisa avait ouvert la porte, espérant que ce serait son papa. Sa mère lui interdisait de lui parler et même de le regarder à travers la porte-fenêtre. Lou était endormie sur le divan, sa tablette électronique bourrée d'informations et de dossiers surchargés sur la poitrine : Beaux-Arts, Divorce, Changement de nom, Garde de Louisa, Philippe... autant de portes entrouvertes sur Lou-Annick. Et voilà que la porte s'ouvrait sur ce qui ferait tout s'écrouler.

Lou avait l'esprit tout embrouillé d'avoir si peu de sommeil en banque. Un voile de brouillard dissimulait les contours de sa fille, les emmêlant avec ceux d'adultes inconnus. Un uniforme. Des regards perquisiteurs. Une énergie envahissante, malvenue.

— Madame Lou Lapratte ? Karine Dansereault, du Département de la Protection de la Jeunesse, et Agent Bilodeau, de la Sûreté municipale. Nous aimerions discuter avec vous. Nous avons reçu un appel indiquant qu'il pourrait y avoir négligence envers votre fille Louisa.

— La DPJ ? La police ? Vraiment ? C'est qui, c'est lui ? C'est l'école ?

— Madame, la source de la plainte est confidentielle. Aimeriez-vous prendre quelques instants pour vous rafraîchir pendant que je discute avec la petite ?

Le silence et les yeux hagards de Lou avaient servi de réponse. Le silence est d'or, se disait-elle. Le silence est d'art? Tout replongeait Lou dans son obsession. Si ces deux personnes n'étaient pas ici pour l'aider à être admise aux Beaux-Arts, leur présence était inutile et non désirée.

— Madame Lapratte, ne vous rendormez pas. Nous devons parler. Si vous ne collaborez pas, nous devons amener Louisa avec nous. Vous ne semblez pas en état de vous occuper d'un enfant.

Lou-Annick s'était auto-expulsée du divan et du sommeil. D'un coup, comme elle s'était extirpée de sa vie neutre et sans saveur, quelques jours auparavant. La panique au corps, la peur de perdre sa fille, la rage de se faire dire quoi faire. Comme dans le passé. Comme Lou l'aurait enduré, sans dire mot, mais aussi sans consentir. Mais c'était différent, maintenant. Elle était Lou-Annick. Plus complète. Plus elle. Plus vivante.

Elle avait crié. Elle avait hurlé, frappé, mordu. La femme avait bien tenté de la ramener dans une zone de sérénité (« Madame Lapratte, nous sommes ici pour vous aider. Mais pour ça, vous devez rester calme. Nous ne tolérerons aucun geste agressif de votre part. »), rien à faire.

— Poste 52 ? Agent Bilodeau. On a besoin d'une ambulance. Individu violent.

Alors que le policier immobilisait Lou, elle n'eut que le temps d'apercevoir Louisa être entraînée hors du salon par cette femme qu'elle voyait comme le diable en personne. L'incarnation du Mal. L'image même de la destruction de cette vie qu'elle tentait d'ériger. Sa haine décupla la poussée d'adrénaline qui l'attaquait, l'enragea, la propulsa. Elle s'arracha de la poigne du policier et jaillit vers la femme qui kidnappait son enfant.

Et c'est là que tout s'est arrêté pour Lou.

Quand elle se réveilla, elle ne vit que du blanc, du froid et des machines. Bip. Bip. Bip... Puis, elle distingua des pupilles et une paire de lèvres qui se mouvaient au rythme de syllabes floues. Elle mit encore plusieurs jours pour s'extirper d'un coma qui durait depuis qu'elle avait été propulsée sur le coin de la table en vitre qui la séparait du diable.

— Madame Lapratte ? Lou ? Prenez votre temps pour refaire surface, vous avez subi une vilaine commotion cérébrale. Je suis ici pour prendre soin de vous. Savez-vous quelle date nous sommes ? Combien de doigts voyez-vous ?

Au fil de ses réveils de plus en plus réguliers, elle entendait de nouvelles voix, voyait de nouveaux visages. Elle n'en reconnaissait aucun. On lui disait qu'il s'agissait de Louisa, son enfant; de Louis, son mari; de Martine, sa sœur... Elle ne voyait en ces inconnus aucun encouragement à reprendre contact avec les souvenirs de cette Lou dont on lui parlait sans cesse. Jusqu'à ce que lui arrive : Philippe. Il lui avait apporté un cappuccino et un carnet de dessins. Il avait pris sa main et avait tenu un crayon graphite avec elle. Il l'avait appelée Annick. Et ça lui avait donné la force de revenir sur Terre.

FIN